

La vie et l'œuvre de Jacques et Raïssa Maritain

Jacques Maritain (1882-1973), philosophe français, converti au catholicisme en 1906, fut un des grands penseurs catholiques du XX^e siècle. Professeur à l'Institut Catholique de Paris de 1914 à 1939, il insuffla un esprit nouveau dans le monde de la culture. Avec son épouse Raïssa (1883-1960), ils accueillirent, de 1919 à 1939, dans leur maison à Versailles puis à Meudon, de nombreux écrivains, artistes, philosophes et ecclésiastiques. Pendant la Seconde Guerre mondiale, depuis son exil à New York, J. Maritain inspira et soutint la Résistance par les armes de l'esprit. Après la guerre, le Général de Gaulle le nomma ambassadeur de France au Vatican, de 1945 à 1948. Après son ambassade près le Saint-Siège, J. Maritain enseigna à l'Université de Princeton aux États-Unis de 1948 à 1952 puis, âgé de 70 ans, il demeura sur place jusqu'en 1960 donnant des conférences et rédigeant plusieurs ouvrages. Après le décès de son épouse Raïssa, J. Maritain se retira à Toulouse (1961-1973) auprès de ses amis religieux : les Petits Frères de Jésus du Père de Foucauld et les Dominicains. Son œuvre, écrite en français puis en anglais, et traduite dans de nombreuses langues, porte principalement sur l'épistémologie et la métaphysique, l'art et la poésie, la philosophie politique et morale, et plusieurs sujets qui sont au cœur de la vie et de la doctrine chrétiennes.

1. Quelques étapes de la traversée du XX^e siècle par les Maritain

J. Maritain naît à Paris le 18 novembre 1882. Fils de l'avocat Paul Maritain et de Geneviève Favre, Jacques fut « instruit, pendant son enfance, dans le 'protestantisme libéral' ». Il étudia au Lycée Henri IV où il se lia d'amitié avec Ernest Psichari. Après son Baccalauréat, J. Maritain prépara une licence en philosophie puis en sciences naturelles à la Sorbonne où il rencontra, à la Faculté des Sciences, en 1901, Raïssa Oumançoff, juive, née à Rostov-sur-le-Don le 12 septembre 1883, issue d'une famille russe immigrée en France. Jacques et Raïssa se fiancèrent en 1902 et se marièrent en 1904.

À la recherche d'un absolu Jacques Maritain fut amèrement déçu par « la philosophie scientiste et phénoméniste de ses maîtres de la Sorbonne [qui] avait fini par le faire désespérer de la raison ». Jacques et Raïssa décidèrent, comme elle le rapporte dans les *Grandes Amitiés*, « de faire pendant quelque temps encore confiance à l'inconnu, [... de] faire crédit à l'existence, comme à une expérience à faire, dans l'espoir qu'à [leur] appel véhément le sens de la vie se dévoilerait ». Et Raïssa poursuit : « Que si cette expérience n'aboutissait pas, la solution serait le suicide. »

Charles Péguy, rencontré en 1901, conduisit Jacques et Raïssa aux cours d'Henri Bergson dont ils suivirent leur premier cours en 1901-1902. Jacques

Maritain a suivi d'autres cours de Bergson puisqu'il fit référence, dans une note de *La Philosophie bergsonienne*, aux « cours (non publiés) de M. Bergson au Collège de France en 1902-1904 ». En tout cas Bergson leur ouvrit un nouvel horizon intellectuel en raison du « désir de vérité et d'absolu qui anime son enseignement ».

Mais c'est leur rencontre, le 25 juin 1905, avec Léon Bloy, le pèlerin de l'absolu, auteur de *La Femme pauvre*, qui les tira définitivement du désespoir. Peu de temps après, ils reçurent le baptême dans l'Église catholique le 11 juin 1906, avec Léon Bloy comme parrain – Véra Oumançoff (1886-1959), la sœur de Raïssa, les rejoignit dans cette démarche et fut toute sa vie aux côtés du couple.

En juin 1905, J. Maritain fut reçu à l'agrégation de philosophie. Il obtint ensuite une bourse pour étudier l'état des recherches biologiques en Allemagne, ce qu'il fit notamment avec le professeur Hans Driesch à Heidelberg (1906-1908). Pendant son séjour à Heidelberg, J. Maritain réalisa l'impossibilité d'« accorder la critique bergsonienne du concept et les formules du dogme révélé ». À leur retour en France, encore jeunes convertis, Jacques et Raïssa rencontrèrent en 1908 le Père dominicain Humbert Clérissac qui les orienta vers l'étude de saint Thomas d'Aquin.

La vie des Maritain se déroula dans un premier temps à Paris puis, à partir de 1909, à Versailles. En 1912, J. Maritain commença à enseigner la philosophie au collège Stanislas à Paris. En avril-mai 1913, il donna à l'Institut Catholique de Paris, dans le cadre des cours et conférences de la *Revue de philosophie*, une série de leçons sur la philosophie bergsonienne qui ont constitué la trame de son premier livre *La Philosophie bergsonienne* (1913). Et à partir de 1914, J. Maritain enseigna l'histoire de la philosophie moderne à la Faculté de philosophie de l'Institut Catholique de Paris.

Après la Première Guerre mondiale, grâce à un héritage de Pierre Villard, mort à la guerre, qui avait fait de Jacques Maritain son héritier, – conjointement avec Charles Maurras –, les Maritain purent s'installer à Meudon (1923). Déjà à Versailles, puis à Meudon dans leur maison, se sont tenues régulièrement, à partir de l'automne 1919, des réunions d'études « dans un climat d'amitié et de liberté dans lequel tous étaient accueillis ». J. Maritain, revenant sur ces rencontres, écrivit dans son *Carnet de notes* (1965) : « Des jeunes, des vieux, des étudiants et étudiantes, des professeurs, – des laïques (en majorité), des prêtres et des religieux, – des philosophes de métier, des médecins, des poètes, des musiciens, des hommes engagés dans la vie pratique, des savants et des ignorants – des catholiques (en majorité) mais aussi des incroyants, des juifs, des orthodoxes, des protestants. » Tous, « ils étaient reçus au foyer d'une famille, ils étaient les hôtes de Raïssa Maritain ».

Dans la foulée, les « Cercles Thomistes » furent fondés au printemps 1922. Jacques et Raïssa en rédigèrent les statuts (mars-avril 1922) et le directoire

spirituel *De la vie d'oraison*, édité d'abord hors-commerce puis publié en 1925. Au cours des vingt années de leur existence, les réunions d'études thomistes accueillirent de nombreux philosophes et ecclésiastiques. Certains feront route pour un temps avec les Maritain : J.-P. Altermann, N. Berdiaeff, E. Borne, Y. Congar, R. Dalbiez, J. Danielou, J. Daujat, M. de Gandillac, R. Garrigou-Lagrange, Vl. Ghika, A. Goichon, H. Gouhier, Ch. Henrion, H. Iswolsky, G. Izard, D. Lallement, G. Marcel, H.-I. Marrou, H. Massis, M. Merleau-Ponty, J. de Monléon, E. Mounier, M. Riquet, A. Sandoz, G. Thibon, P. Vignaux, P. Wust, M. Zundel... D'autres philosophes ou théologiens, avec lesquels une profonde coopération intellectuelle se tissa, comme en témoignent leurs riches correspondances, feront route durablement avec J. Maritain : l'historien de la philosophie médiévale Étienne Gilson, le théologien Charles Journet, l'indianiste Olivier Lacombe, l'islamologue Louis Massignon, le philosophe Yves R. Simon.

En plus de son enseignement, J. Maritain collabora avec Henri Massis à la *Revue universelle*, fondée en 1920 par Jacques Bainville. Comme Maurras, Jacques Maritain apporta un soutien financier à la revue et il dirigea avec une totale liberté la rubrique philosophique jusqu'en 1926, année de la condamnation de l'Action Française – 29 décembre 1926 –, qui marqua un tournant dans la pensée de J. Maritain.

Après sa critique vigoureuse de la philosophie bergsonienne en 1913, divers signes de rapprochement entre Maritain et son maître Bergson eurent lieu. Son article important « Bergsonisme et métaphysique » (1929), qui servit de préface à la seconde édition de *La Philosophie bergsonienne* (1930), exprima la dette de Maritain à l'égard de Bergson pour le service que celui-ci a rendu au thomisme « grâce à l'impact de son intuition, et de son génie métaphysique, sur la pensée moderne ».

Surtout avec *Primauté du spirituel* (1927) – puis en apportant, dès le mois de décembre 1930, son soutien à la naissance de la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier (1932) –, J. Maritain participa, à l'avant-poste, aux grands débats politiques contre les nationalismes français, allemand, italien, espagnol qui secouèrent l'Europe, mais aussi en combattant les illusions et les méfaits de l'idéologie communiste. L'ouvrage-clef qui synthétisa sa pensée et qui marqua son opposition aux divers totalitarismes fut *Humanisme intégral* (1936, 1947 et 1968, traduit en onze langues), qui tourna le dos au rêve nostalgique de la restauration d'une chrétienté révolue, et qui ouvrit les voies à l'instauration d'un « idéal historique concret » animé par une vision chrétienne fidèle à l'Évangile dans un monde culturellement pluraliste.

Pendant l'Entre-deux-guerres, à partir des années 1920, J. Maritain donna également des conférences dans diverses villes d'Europe – Louvain, Genève, Amsterdam, Constance, Dublin, Londres, Salzbourg, Milan, Nimègue, Rome, Santander, Poznan, Lisbonne, Oxford –, mais aussi au Canada (Toronto,

Montréal), aux États-Unis (Chicago, Notre Dame, New York, Washington) et en Amérique du Sud (Buenos Aires, Rio de Janeiro, Montevideo).

Au moment de la Seconde Guerre mondiale, pendant la « drôle de guerre », J. Maritain fut « engagé pour mettre son intelligence ‘au service de la France’ par le Commissariat général à l’Information dirigé par Jean Giraudoux, en lien avec le Service des Œuvres françaises à l’Étranger du Ministère des Affaires Étrangères, alors sous la direction de son ami Jean Marx », chargé de diffuser par la voie d’articles ou de publications la pensée française. Mandaté en Amérique du Nord « pour travailler à défendre la cause française », la mission de Maritain consista à rédiger des articles destinés aux périodiques américains dans le but de « mobiliser les intellectuels, et notamment les intellectuels chrétiens – universitaires, religieux ou pasteurs –, pour défendre la justice de la guerre entreprise par les Alliés contre le nazisme » et faire comprendre les valeurs engagées dans le conflit. C’est le Service des Œuvres françaises à l’Étranger qui finança le voyage de Maritain qui embarquèrent le 3 janvier 1940 à Marseille pour traverser l’Atlantique afin de poursuivre la mission confiée à Jacques Maritain.

À Toronto dès le mois de janvier puis à New York dès le mois de mars 1940, J. Maritain ne pensait pas prolonger sa mission outre-Atlantique après la mi-juin. Mais, averti par le télégramme envoyé par le Ministère des Affaires Étrangères reçu au Consulat de New York le 18 mai 1940, « Préférable pour M. Maritain rester aux USA », Maritain ne rentra pas en France et il dut rester aux États-Unis tant ses positions vigoureuses contre le National-socialisme et contre l’antisémitisme (*Les Juifs parmi les nations*, 1938) faisaient de lui un homme recherché par la Gestapo qui visita la maison de Meudon.

En exil, J. Maritain fonda en février 1942 à New York, avec d’autres universitaires belges et français, l’École Libre des Hautes Études dont il fut le vice-président puis le président à partir de 1943. En raison de la « prégnance de Maritain sur la première Résistance », il était souvent interdit de citer Maritain dans la France de Vichy, mais après la rafle parisienne du Vel’d’Hiv’ la voix du philosophe parvint aux Français par un message lancé de New York et lu le 12 septembre 1942 dans l’émission « Les Français parlent aux Français ». Et le 26 juin 1943, le jour de l’enterrement à Paris de sa mère Geneviève Favre, aux dires d’Éveline Garnier, la nièce de Jacques, la Gestapo « rôdait derrière les tombes, avec l’espoir d’arrêter Jacques Maritain ».

Depuis les États-Unis, en consonance avec de Gaulle, J. Maritain s’engagea avec les armes de l’esprit pour soutenir la Résistance, élaborant « les munitions idéologiques » et publiant *À travers le désastre* (New York, 1941), le premier des « best-sellers de l’ombre », qui circula en France sous le manteau à des milliers d’exemplaires photocopiés ou imprimés grâce à des éditions clandestines, et dont l’impact a permis de réveiller les consciences et d’être, selon Paul Claudel, « le réconfort de bien des cœurs sous le joug des oppresseurs ». J. Maritain, en

« philosophe interallié », fournissant sur tous les fronts les munitions de l'esprit, recherchant les voies d'une reconstruction, travailla aussi pour refonder la démocratie : ainsi *Christianisme et démocratie* (1943) imprimé sur papier fin en format de poche fut parachuté en 1944 par les Alliés sur les troupes combattantes qui repoussaient l'ennemi allemand.

Après la guerre, l'audience internationale de J. Maritain s'accrut : en 1945 le Général de Gaulle le nomma ambassadeur de France près le Saint-Siège. Et en 1947, J. Maritain, succédant à Léon Blum, conduisit la délégation française et prononça, à Mexico le 6 novembre 1947, l'important discours « Coopération dans un monde divisé », à l'ouverture de la Seconde Conférence générale de l'UNESCO qui par son travail apporta une contribution à la Commission des droits de l'homme de l'ONU qui préparait la Déclaration des droits de l'homme de 1948.

Après son ambassade de trois années (mai 1945-juin 1948) auprès du Vatican, J. Maritain retourna aux États-Unis de 1948 à 1960 : il enseigna principalement à l'université de Princeton de 1948 à 1952. Il retrouva aux États-Unis Yves R. Simon, son disciple et ami – son « frère d'armes » –, qui enseignait à l'université de Chicago. J. Maritain publia en anglais deux livres importants : premièrement *Man and the State* (1951) qui deviendra pour les Presses universitaires de France *L'Homme et l'État* (1953), et deuxièmement *Creative Intuition in Art and Poetry* (1953), ouvrage pensé en anglais et traduit en français en 1966, avec l'aide précieuse d'Henry Bars, comme de Georges et de Christiane Brazzola.

Admirateur du modèle démocratique américain, l'auteur de *Réflexions sur l'Amérique* (1958) a noué des amitiés lors de son séjour aux États-Unis, avec Walter Lippmann, journaliste politique du *Herald Tribune*, Dorothy Day, fondatrice du Catholic Worker Movement, et Saul Alinsky, militant très engagé en faveur des droits civils et économiques des communautés défavorisées.

Pendant son séjour aux États-Unis, J. Maritain garda des contacts avec la France puisque plusieurs fois il donna des sessions à Paris et revint pendant l'été en Alsace à Kolbsheim, près de Strasbourg. À Kolbsheim la famille Grunelius offrit l'hospitalité aux Maritain et à leurs hôtes dans le cadre de séminaires d'échanges philosophiques et théologiques. L'hospitalité alsacienne à l'égard de Maritain, qui s'était rendu pour la première fois à Kolbsheim en 1931, n'est pas un vain mot puisque le cimetière du village de Kolbsheim accueillit la sépulture de Raïssa en 1960, puis celle de J. Maritain en 1973. C'est aussi au château de Kolbsheim que J. Maritain rassembla ses archives au sein du Cercle qu'il fonda à cet effet (bibliothèque d'environ 8000 volumes et 45000 lettres avec à peu près 6000 correspondants), archives qui furent ensuite accueillies en 2014 à la Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg (<http://www.bnu.fr>).

Après la mort de son épouse Raïssa, à Paris le 4 novembre 1960, J. Maritain envisagea de s'établir à Toulouse. En réalité, c'est après avoir assisté en janvier

1961 à la cérémonie inaugurant la présidence de John Kennedy à laquelle il était convié, que J. Maritain s'installa auprès de ses amis religieux toulousains : d'une part les Petits Frères de Jésus du Père de Foucauld dont il était proche depuis la fondation de leur congrégation en 1933 – ceux-ci l'accueillirent en mars 1961 –, et d'autre part les Dominicains qu'il connaissait de longue date en raison de sa collaboration avec la *Revue thomiste*. En l'accueillant à Toulouse, le Père Voillaume, le fondateur de la Fraternité des Petits Frères de Jésus, rappela que J. Maritain, « ce compagnon et ami de la première heure, [...] a été associé à la fondation spirituelle de cette Fraternité ». Et d'ailleurs, parmi les Petits Frères de Jésus, J. Maritain avait un ami – André Harlaire, devenu frère André, l'islamologue connu sous le nom de Louis Gardet – qu'il avait accueilli à Meudon le lendemain de Noël 1926.

Recevant, en juin 1961, le Grand Prix de Littérature de l'Académie française, puis en novembre 1963, le Grand Prix National des Lettres pour l'ensemble de son œuvre, J. Maritain, âgé et retiré à Toulouse, travailla encore une douzaine d'années. Il rédigea à la demande des émissaires du pape venus le rencontrer le 27 décembre 1964, quatre *memoranda* pour conseiller Paul VI, et il publia dans la période postconciliaire ce qui fut un véritable succès d'édition (plus de soixante mille exemplaires) : *Le Paysan de la Garonne* (1966). Maritain publia aussi, en tant que philosophe, des ouvrages tels que *De la Grâce et de l'humanité de Jésus* (1967) ou bien *De l'Église du Christ, sa Personne et son personnel* (1970).

Retiré de toute vie publique, à l'exception du 8 décembre 1965, à l'occasion de la réception du « message du Concile » adressé lors de la Clôture solennelle du Concile par le pape Paul VI aux hommes de la pensée et de la science, puis du 21 avril 1966 pour son discours à l'UNESCO sur « Les conditions spirituelles du progrès et de la paix », J. Maritain s'enracina plus que jamais dans la contemplation silencieuse, au sein du quartier toulousain de Rangueil, recevant au compte-gouttes quelques universitaires ou bien quelques étudiants – il avait écrit sur sa porte : « SVP, faites comme si je ne vivais plus sur cette planète... ». Cela dit, l'indianiste Olivier Lacombe et l'islamologue Louis Gardet, tous deux disciples de J. Maritain qu'ils avaient connu du temps de Meudon, se sont rencontrés plusieurs fois à Toulouse autour de leur ami.

En dernier lieu, J. Maritain prit, au soir de sa vie, en 1970, l'habit des Petits Frères de Jésus du Père de Foucauld, pour consacrer ultimement sa vie aux jeunes qui cherchaient la vérité. J. Maritain s'éteignit le 28 avril 1973 à Toulouse, laissant sur sa table le manuscrit de son livre posthume *Approches sans entraves* (1973) dont la préface fut rédigée par le Petit Frère de Jésus Heinz Schmitz auquel J. Maritain avait confié l'édition de ses *Œuvres complètes*.

Apprenant la mort du philosophe, le pape Paul VI, qui en 1928 avait traduit en italien *Trois réformateurs*, et qui s'était lié d'amitié en 1945 avec celui qui était

devenu ambassadeur de France près le Saint-Siège, déclara, lors de l'*Angelus*, que J. Maritain fut « un maître dans l'art de penser, de vivre et de prier ».

2. Science et sagesse

L'ouvrage majeur d'épistémologie du philosophe J. Maritain fut *Distinguer pour unir ou Les Degrés du savoir*, publié en 1932. Ce livre eut un retentissement international et fut traduit en anglais, espagnol, allemand, italien, et certains de ses chapitres ont été traduits en néerlandais, polonais et russe.

Huit fois réédité (vingt-cinq mille exemplaires), ce livre a été le fruit d'un travail important de J. Maritain commencé dès son premier article, « La science moderne et la raison » (1910), et poursuivi par diverses études : « Le néovitalisme en Allemagne et le Darwinisme » (1910), « L'évolutionnisme de M. Bergson » (1911), « Philosophie scolastique et physique mathématique » (1914), « La mathématisation du temps » (1921), « De la métaphysique des physiciens et de la simultanéité selon Einstein » (1922), étude reprise dans *Réflexions sur l'intelligence* (1924), puis « Philosophie et science expérimentale » (1926) et « Science et philosophie d'après les principes du réalisme critique » (1931).

Dans ses travaux, J. Maritain s'efforçait de dégager la science moderne de sa gangue positiviste, voire scientiste, qui l'enveloppait au début du XX^e siècle. Dans cette perspective, J. Maritain créa avec quelques savants dont le géologue Pierre Termier, le professeur d'histologie Rémy Collin, le biologiste montpelliérain Louis Vialleton, le physicien nancéen François Croze et le philosophe Roland Dalbiez, la Société de Philosophie de la nature (1925-1932) qui regroupa divers savants et publia les *Cahiers de philosophie de la nature* jusqu'en 1936.

La partie épistémologique de l'œuvre de J. Maritain comprend aussi ses recherches sur *La Philosophie de la nature* (1935), puis celles sur *Science et sagesse* (1935), mais c'est avant tout en métaphysicien, dans la ligne de ses *Sept Leçons sur l'être* (1934), que J. Maritain a approfondi cette question du savoir en s'inscrivant, comme il s'en est réclamé dès le départ avec ses *Éléments de philosophie* (1920), dans la longue tradition de la *philosophia perennis* et de ses représentants les plus illustres que furent Aristote (-384/-322) et Thomas d'Aquin (1224/1274).

La science et le savoir philosophique sont demeurés au centre de la réflexion de Maritain lorsqu'il donna, à partir de 1936 à l'Institut Catholique de Paris, un cours sur les « Questions de critique et de métaphysique » –, mais c'est toujours avec le souci de « distinguer pour unir », sans rien écarter de ce que l'homme cherche à connaître, y compris les profondeurs du mystère personnel de Dieu scruté dans la foi par la sagesse théologique et expérimenté par les mystiques chrétiens. Dans cette optique, J. Maritain participa, avec Étienne Gilson et Émile Bréhier, le 21 mars 1931, à une séance de la Société Française de Philosophie sur

la notion de philosophie chrétienne. Peu de temps après J. Maritain publia son livre *De la philosophie chrétienne* (1933).

Après la Seconde Guerre mondiale, alors que le courant existentialiste, allemand et français, occupait un bon nombre d'esprits universitaires, J. Maritain intervint à temps et à contretemps pour défendre son approche métaphysique en écrivant son *Court Traité de l'existence et de l'existant* (1947) qui souligna la dimension proprement existentielle de l'acte d'être de tout étant. Plus tard J. Maritain publia son livre *Approches de Dieu* (1953) dans lequel, prolongeant le thomisme de l'École, il proposa une sixième voie d'approche de l'existence de Dieu et mit en évidence les voies de l'intellect pratique pour atteindre Dieu : d'une part l'expérience poétique et d'autre part le choix du bien dans le premier acte de liberté.

3. Art et poésie

À la suite de Bergson, auquel il devait « d'avoir quitté les ténèbres de l'athéisme officiel », J. Maritain accorda une place importante à l'intuition. Tout en la concevant autrement que Bergson, J. Maritain jugea l'intuition essentielle pour la constitution du ou des savoirs – « il n'y a pas de savoir sans intuitivité » – mais également pour le domaine pratique de l'art et de la morale.

La part de l'œuvre de J. Maritain consacrée à l'art est essentielle d'un bout à l'autre de sa carrière : depuis ses premiers ouvrages *Art et scolastique* (1920), *Frontières de la poésie* (1935), *Situation de la poésie* (coécrit avec Raïssa, 1938), jusqu'au best-seller – cinquante mille exemplaires – *Creative Intuition in Art and Poetry* (1953) puis *The Responsibility of the Artist* (1960), publiés initialement aux États-Unis avant d'être traduits en français.

Ce goût personnel pour l'art et pour la poésie, mais aussi ses nombreuses relations avec des artistes et des écrivains de renom, J. Maritain le partageait et le vivait avec son épouse Raïssa. Parmi ces artistes et écrivains qui furent proches des Maritain, il y eut d'abord Ernest Psichari rencontré très tôt lorsqu'ils étaient ensemble au Lycée Henri IV, puis l'écrivain pamphlétaire Léon Bloy, connu dès 1905 et dans son sillage, le peintre Georges Rouault, l'écrivain Pierre Van der Meer et le musicien Georges Auric. Quelque temps après, au début des années 1920, les écrivains Henri Ghéon et Paul Claudel, le peintre Gino Severini, les poètes Jean Cocteau, Max Jacob, Pierre Reverdy et le musicien Nicolas Nabokov devinrent eux aussi des intimes de Jacques et de Raïssa Maritain – Maurice Sachs aussi fréquenta un moment le couple Maritain. Et en 1925, au moment de la création de la collection du « Roseau d'Or » aux Éditions Plon, avec Charles Ferdinand Ramuz, Frédéric Lefèvre et Stanislas Fumet, J. Maritain noua de fortes relations avec les grands romanciers que furent Julien Green, François Mauriac, Georges Bernanos et avec le critique littéraire Charles Du Bos. Aux alentours de

1926, les musiciens Roland-Manuel, Arthur Lourié, Manuel de Falla, Maxime Jacob se lièrent durablement d'amitié avec les Maritain, alors que d'autres musiciens croisèrent plus brièvement leur route, tels Erik Satie, Igor Stravinski. Et aux alentours de 1930 ce sont les profondes et belles rencontres avec les peintres Marc Chagall puis Jean Hugo qui vinrent enrichir ce cercle d'amis artistes autour des Maritain – cercle qui ne cessa de s'agrandir par la suite.

Par ses écrits et ses échanges personnels féconds avec des poètes, des romanciers, des peintres et des musiciens, J. Maritain a engagé une réflexion sur la création artistique, marquée à l'époque par le surréalisme. Au sein de leur foyer, Raïssa Maritain – elle-même poète, mystique, mélomane et écrivain – joua un rôle essentiel dans les échanges et cette intimité avec leurs amis artistes pour insuffler un nouvel esprit dans le monde de l'art. Les propres écrits de Raïssa : *La Vie donnée* (1935), *Lettre de nuit* (1939), *Les Grandes Amitiés* (1941 et 1944), *Histoire d'Abraham* (1947), *Chagall ou l'orage enchanté* (1948), *Portes de l'horizon* (1952), *Au creux du rocher* (1954), *Journal de Raïssa* (1962), *Poèmes et essais* (1968) et ses autres écrits sont publiés dans les volumes XIV et XV des *Œuvres complètes de Jacques et Raïssa Maritain*.

4. Morale et politique

Petit-fils de Jules Favre, Ministre des Affaires Étrangères chargé de négocier le traité de Francfort (1871), J. Maritain est issu de la grande bourgeoisie républicaine.

Adolescent, J. Maritain commença par être socialiste, puis jeune adulte il fit ses premiers pas dans le sillage de Charles Péguy, rencontré en 1901 et avec lequel il noua une relation intellectuelle et spirituelle jusqu'à leur rupture en 1910.

Acceptant un poste d'enseignement en 1912, J. Maritain commença sa carrière publique de philosophe catholique en compagnie de certains religieux et d'intellectuels qui voyaient en Charles Maurras un rempart au désordre politique et moral, qui avait valu à la France de connaître son déclin, ses guerres meurtrières et les mesures anticléricales de la Troisième République.

Cette période initiale où J. Maritain se déclara *Antimoderne* (1922) – il se dira aussi ultramoderne –, examinant et critiquant dans *Trois réformateurs* (1925) les pensées de Descartes, Luther et Rousseau, ne dura pas au-delà de 1926, lorsque le pape Pie XI dénonça explicitement la doctrine de l'Action française à laquelle J. Maritain ne fut jamais formellement affilié. Le tournant de la pensée de J. Maritain est nettement explicite dans *Primauté du spirituel* (1927) puis dans *Clairvoyance de Rome* (1929) qui répondent au « politique d'abord » de Maurras.

Gardant ses distances avec tout parti politique, Maritain travailla avec ardeur les questions sociales et politiques. *Du régime temporel et de la liberté* (1933), *Humanisme intégral* (1936, 1947, 1968, traduit en onze langues), *Questions de*

conscience (1938), *Les Droits de l'homme et la loi naturelle* (1942), *Christianisme et démocratie* (1943), *Principes d'une politique humaniste* (1944), *La Personne et le bien commun* (1947), *L'Homme et l'État* (1953) et *Le Philosophe dans la cité* (1960) jalonnent sa réflexion sur les principes de l'action politique. J. Maritain resta toujours au niveau des principes sans s'engager de manière partisane dans tel ou tel parti, fût-ce celui qui se réclamait alors de la démocratie chrétienne. Sa *Lettre sur l'indépendance* (1935) est le témoignage de son intérêt pour la réalité politique mais aussi de la distance qu'il tenait à conserver pour mener librement une réflexion sur le bien commun, comme dans son petit ouvrage *La Voie de la paix* (1947) qui reprend son discours de Mexico.

À côté de son œuvre de philosophie politique, dans une perspective de « philosophie morale adéquatement prise », c'est-à-dire ouverte au donné de la Révélation chrétienne sur la finalité de l'existence humaine, Maritain étudia les grands principes de l'action humaine : il analysa « La dialectique immanente du premier acte de liberté » dans *Raison et raisons* (1948) puis proposa ses *Neuf Leçons sur les notions premières de philosophie morale* (1951).

En dernier lieu J. Maritain examina et critiqua les grands systèmes éthiques, de Socrate à Jean-Paul Sartre, dans *La Philosophie morale* (1960) où il reconnut notamment la valeur du « thème bergsonien de la compénétration des 'deux morales' ».

5. Culture, religion, mystique, éducation, histoire...

Ouvert à tout le champ du réel, J. Maritain s'est préoccupé au fil de son œuvre de plusieurs sujets qui, ensemble, composent sa vision du développement et de l'accomplissement de l'homme. *Religion et culture* (1930), *Quatre Essais sur l'esprit dans sa condition charnelle* (1939), *Pour une philosophie de l'éducation* (1943), *De Bergson à Thomas d'Aquin* (1944), *La Signification de l'athéisme contemporain* (1949), *Pour une philosophie de l'histoire* (1959), sont autant de chapitres d'une anthropologie intégrale qui aborde les grandes questions du temps en y apportant l'éclairage d'une sagesse philosophique attentive aux interrogations et aux recherches du monde moderne : freudisme et psychanalyse, l'expérience mystique naturelle et le vide, l'immortalité du Soi, signe et symbole, nécessité et contingence, le problème du Mal, l'athéisme moderne, les humanités et l'éducation libérale, les lois de l'histoire...

30 décembre 2022

Bernard HUBERT

Directeur des *Cahiers Jacques Maritain*